

De *Clapotis* en *Imagine* Balade au cœur du golfe

Daniel Gilles

*Les bateaux ont bonne mémoire. Ils se souviennent parfaitement de tous ceux qui se sont succédé à leur bord. Voici l'histoire intime et véridique d'un Cormoran adopté par une famille amoureuse du golfe du Morbihan. On dirait un conte maritime, tout empreint de la nostalgie familière d'une "jolie plaisance" chère à nos cœurs, et dont la morale pourrait être :
les hommes passent, les bateaux demeurent...*

Ce devrait être aux bateaux de parler de la vie des hommes et non l'inverse. Notre mémoire est si volage... L'histoire qui nous intéresse est celle d'un vieux Cormoran dont le charme en a fait craquer plus d'un. Il a la physionomie des bateaux de sa série, mais aussi quelques traits particuliers qui font parfois douter de son origine. Parmi cette couvée de cygnes, le vilain petit canard tient pourtant une belle place. Cette unité de quatre mètres cinquante de long, à l'étrave épaisse et droite, possède un tel caractère que bon nombre de proprié-

taires se sont déjà fait emmener en bateau. Ils sont originaires de Bretagne Nord et Sud, et même d'Angleterre. Il est vrai que cet oiseau-là est beau, une raison pas très morale, mais bien humaine de vouloir naviguer à son bord.

Les enfants l'appelaient "le Cormoran"

Nous l'appellerons *Clapotis*. C'est le nom que je lui ai donné quand je l'ai acheté à monsieur de Mautblanc, en juin 1981. Il ne portait alors aucune marque

sur son joli tableau arrière blanc. Pendant une vingtaine d'années, les enfants l'appelèrent simplement "le Cormoran". Sur sa voile, à côté de l'oiseau, figurait le numéro 127.

En fait, au hasard de mes déplacements à travers le Solent, dans les années soixante-dix, j'étais tombé amoureux des petits "X boats" très britanniques dont la taille et le tirant d'eau se prêtaient parfaitement aux balades dans le golfe du Morbihan que je rêvais de faire avec mes jeunes enfants. En m'accompagnant et en vivant à



Juillet 1981 : première toilette de *Clapotis* à l'Île-aux-Moines. Devant la cale en pierre du Goret, la marée basse découvre un petit banc de sable idéal pour bien béquiller et caréner en toute quiétude.

bord, ils pourraient se frotter naturellement à l'élément liquide.

Mais le marché de l'occasion de ce type d'unités était inexistant et, en dehors de quelques reliques dont l'assemblage semblait tenir du miracle, aucun "X boat" en bon état n'était à vendre à cette époque. J'en parlai autour de moi et peu de temps après, un ami attentif, originaire de Saint-Jacut, me signalait la vente d'un bateau conçu dans le même esprit. Il l'avait toujours vu naviguer au large des Ebihens, ou béquiller sur la grève. C'était le père Yves Mével qui en avait la garde et qui avait amoureusement remplacé son puits de dérive dans la cabane en bois du port du Châtelet mise à la disposition du charpentier par les Jaguins.

Gilles de Mautblanc, qui avait alors une vingtaine d'années, se souvient parfaitement des championnats nationaux de la série des Cormorans courus à bord du numéro 127. Le premier eut lieu au début des années soixante, à Saint-Servan; il se promena en tête de la flotte. L'autre se déroula à Saint-Briac; et devant la facilité déconcertante de ce bateau, une réclamation fut déposée par un concurrent qui demanda à ce qu'on le jauge : un certificat de conformité, malheureusement égaré depuis, fut délivré après que les mesures aient été prises sur-le-champ.

Claude de Mautblanc, l'oncle de Gilles, avait acheté ce bateau d'occasion en Bretagne Nord, vers la fin des années cinquante. Il avait été dessiné et construit en 1950 par Georges Silvant, dans un chantier de Conflans-Sainte-Honorine, près de Paris. C'était le dernier Cormoran de ce charpentier et il se souvient parfaitement de ce numéro 127 pour lequel il avait volontairement supprimé du lest et réduit la voilure, afin de combattre la tendance néfaste de tous ces bateaux courts à enfourner et à "bourrer dans la mer" au vent arrière. Silvant avait aussi placé le gouvernail au tableau – comme sur *Dy-tique*, l'un des premiers Cormorans construits par Sibiril dans les années vingt – et adopté un grément marconi.

Depuis lors, les enfants Mautblanc avaient grandi, le père Mével gagné le ciel et *Clapotis* pris quelques rides. Il commençait même à tirer la langue dans son hangar trop sec de Lancieux. C'est qu'il n'était plus tout jeune ! Désormais, ses membres accusaient leurs trente ans, ce qui est déjà respectable pour un bateau en bois. Entre-temps, il avait couru tous les plans d'eau voisins et visité, comme l'oiseau qu'il était, toutes les mares de la grève jusqu'à Saint-Malo.



Par une belle après-midi d'été, un enfant a emmené le Cormoran faire un tour en baie de Kerdelan. A droite de la photo, on distingue l'île de Creizic.

Passage en Bretagne Sud

A l'instar de l'actualité, l'année 1981 fut pour lui celle du grand changement. Sa belle coque ronde reçut deux couches d'une magnifique laque blanche ainsi qu'une sous-marine rouge, le tout ornementé d'une cravate et d'un liston bleus. Mais surtout – et cela convenait mieux à son âge –, il gagna les eaux tranquilles du golfe du Morbihan.

Je me souviendrai longtemps du premier jour où il y fit son entrée. Venant par la route de Bretagne Nord, nous l'avions mis à l'eau dans le port de La Tri-

nité-sur-Mer, pour mettre le cap sur l'Île-aux-Moines avec le début du flot. Il ne connaissait pas l'endroit. Alors que nous pénétrions la terre et les îles vertes, et bien qu'il semblât désorienté, l'idée de vivre désormais sur une mer aussi plate semblait lui convenir. Là-bas, au large des Ebihens, dès que rentrait le noroît, il lui fallait faire face à de petites vagues têtues qui désormais lui fatiguaient les reins et les épaules. Ici, même par brise fraîche, il pourrait encore donner toute sa mesure et montrer ce qu'il savait vraiment faire. A la fin de la journée, quand nous avons monté le petit sentier, le laissant derrière



Septembre a sonné le glas des vacances. Au volant de son tracteur, Bruno, le garagiste, a chargé *Clapotis* sur la remorque de son tracteur pour le déposer dans le champ d'Eagle où il va hiverner.

nous pour la première fois danser sur son corps-mort du port du Goret, il semblait déjà apprivoisé; l'avenir s'annonçait prometteur.

Le lendemain, la mer était basse en fin de matinée et nous n'avons pu résister au plaisir de l'échouer au sec pour lui faire sa première toilette. Alors que je tournais autour pour en admirer les formes à l'abri de la petite cale de pierre, Frédéric se détacha d'un groupe d'enfants et, les yeux ébahis, vint se joindre à moi pour examiner cette belle carène. C'était mon bateau et l'expression de son visage trahissait un sentiment d'envie. Il avait l'émerveillement d'un gosse au pied d'un sapin de Noël. Frédéric ne fut pas le seul à venir tourner

autour de *Clapotis* ce matin-là; mais si je vous raconte cette anecdote, c'est qu'elle a son importance et vous verrez plus tard que ce gamin avait de la suite dans les idées.

Clapotis portait bien son nom. Je l'avais baptisé ainsi en souvenir d'un cotre que j'avais failli acheter avec mon ami de Saint-Jacut. Dès qu'une légère brise se levait, l'épaisse étrave ronde, si particulière, se mettait à lécher les rides de l'eau en faisant entendre un doux clapotis. En définitive, ce nom lui allait tout à fait bien; mieux encore qu'à ce cotre que je n'ai jamais eu.

Panier d'osier rempli à ras bord et saisi sous les planchers, nous partions à cinq,

dont trois petits enfants, pour l'île de Méaban, comme s'il s'agissait de l'Amérique. Fort jasant, tourbillons énormes, virements sur virements... nous approchions de la sortie du golfe avec le plaisir anticipé d'en être délivrés. Ensuite, nous nous laissions aller un moment sur un long bord dans cette vaste baie de Quiberon, avant de venir poser l'ancre entre deux gros cailloux sous le vent de l'île. Le bruit des oiseaux remplaçait celui des voiles et, en compagnie des mouettes, *Clapotis* se dandinait au mouillage pendant qu'à terre nous avions gagné le droit de nager, de nous restaurer, puis de nous endormir dans les fougères avant que monte le flot qui donnait le signal du retour.

Des balades pendant sept années, il y en eut dans tous les recoins du Golfe, chaque saison alternant avec les hivernages dans un champ de foin baptisé "Eagle", en souvenir du cheval qui venait y paître. Je revois encore la farandole d'enfants escortant *Clapotis* de la plage jusqu'au pré. Il était juché sur sa remorque brinquebalante, tirée par le tracteur de Bruno, le garagiste de l'Île-aux-Moines qui venait nous prêter main-forte.

Dans ce champ protégé, il était certes à l'abri des tempêtes de suroît. En revanche, il ne me l'a pas dit expressément, mais les ardeurs du soleil de printemps le faisaient certainement beaucoup souffrir. Il est arrivé également que, dans ce lieu peuplé de mimosas et de palmiers, son pont soit recouvert de givre. Parfois aussi il manquait d'air sous son taud. Mais

A l'approche du 1^{er} janvier, alors que la bâche avait été retirée pour quelque bricolage, le givre du petit matin est venu napper le pont, les bancs et les taquets d'une fine pellicule meringuée.



un hiver, au cours d'une visite que je fis au musée Herreshoff de Newport, aux Etats-Unis, je trouvai le remède; depuis lors, au milieu de son champ de foin, *Clapotis* fut équipé de deux gros tuyaux dépassant de la bâche, à l'avant et à l'arrière, pour mieux ventiler l'intérieur.

En fait, le bateau aurait été beaucoup mieux en haut de côte, près de la mer. Mais, égoïstement, je préférais cet endroit où je pouvais venir lui rendre visite plus facilement et où les séances de peinture étaient d'une tranquillité que je n'oublierai pas. Plus de dix années ont passé et, aujourd'hui, *Clapotis* a laissé sa place à un vaisseau de pierre qui trône au milieu du champ. Et pour ventiler cette maison, où plutôt pour laisser la fumée s'en échapper, nous avons construit une cheminée.

La vie en *Clapotis*

A bord de ce bateau, nous n'avons pas vécu ces longues croisières qui se préparent à l'avance et que nous faisons dans d'autres circonstances. *Clapotis* ne pouvait être le héros d'événements dignes d'être rapportés. Il faisait partie de notre vie quotidienne. Les marées dictaient les buts de randonnées qui s'inscrivaient naturellement dans nos occupations. Avec le flot



En route pour le fond du golfe. Tandis que l'île Logoden est laissée à bâbord, les enfants s'abritent sous le pont des ardeurs du soleil d'août.

de l'après-midi, nous explorions le fond du Golfe, jusqu'à aller buter contre les roseaux des marécages, sur la route de Noyal qui rejoint l'extrémité de la presqu'île de Rhuys; ou bien nous poussions jusqu'au cœur de la ville grondante de

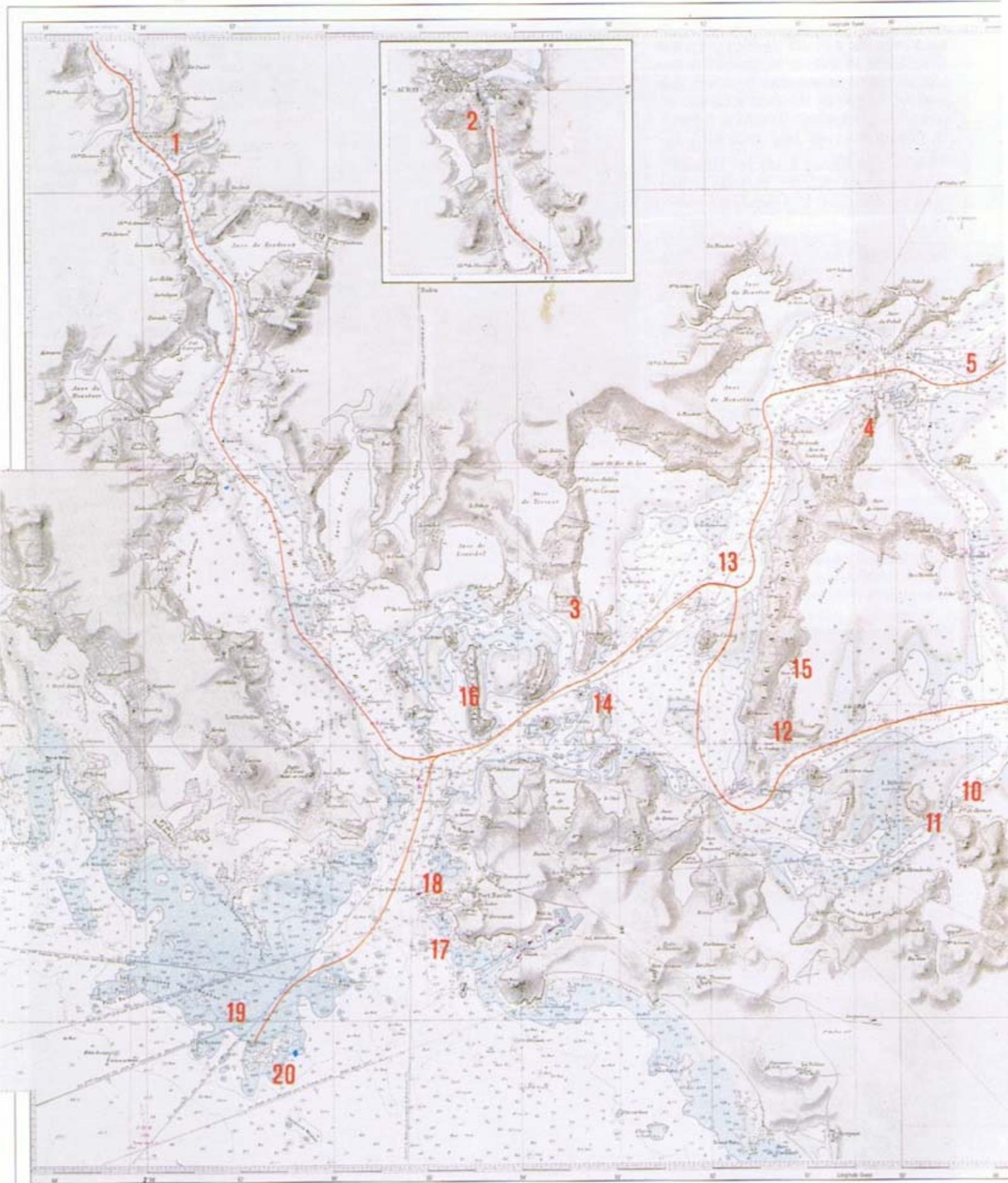
Vannes. Avec le jusant du matin, nous mettions le cap sur la sortie du Golfe et si la brise tenait bon, mettions notre nez dans la rivière d'Auray, jusqu'à humer Le Bono et voir le port de Saint-Goustan, à Auray, où le cidre était si bon.

Au hasard des rencontres, nous entraînions de farouches régates qui nous entraînaient vers de nouvelles connaissances; les vaincus de ces joutes inoubliables devaient payer le pot, notre dextérité à la manœuvre les laissant souvent sur place. Les jours de pleine lune, quand les coefficients sont plutôt forts et la mer basse à midi, *Clapotis* rejoignait son petit banc de sable du Goret. C'était alors le moment du grand nettoyage, qui nous laissait toutefois le temps de nous baigner et de remonter manger un morceau avant que la mer vienne le soulager.

Même si la comparaison peut sembler prétentieuse, je ne peux m'empêcher d'évoquer Port-Tudy et les opérations d'espalmage des thoniers de Groix; cela devait être un sacré spectacle! Ces moments bénis étaient aussi importants que la navigation proprement dite. Après ces longues séances de carénage, le fait de reprendre la mer, l'eau au ras du liston, nous donnait une impression de plénitude incomparable.



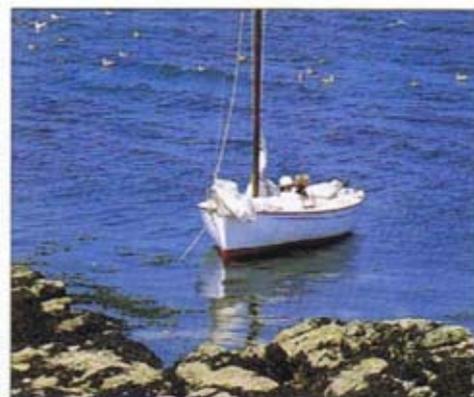
Mouillé dans le petit port du Goret, à l'île-aux-Moines, *Clapotis* est pris d'assaut par Marguerite et ses amis qui y tiennent leurs conciliabules.



Carte n° 3165 du Service hydrographique et océanographique de la marine, reproduite avec son autorisation (n° 122/93). Cette carte du golfe du Morbihan



est désormais remplacée par la carte n° 7034 qui doit être utilisée pour naviguer dans cette région.



Mouillage paisible sur la côte Nord de Méaban.



Carénage le long de la "grande" cale du Goret.



Le nez dans les cailloux de Méaban.



A l'abri de la "petite" cale du Goret.

Sous le parrainage des Beatles

Pendant sept années, le mouvement alternatif des marées a battu la mesure du temps. A l'époque, quand la brise fraîchissait, au cours de ces grands bords de près qui nous ramenaient d'une balade au fond du Golfe, Marguerite avait encore la place de se pelotonner dans le petit coqueron avant. Du haut de ses six ans, bien à l'abri des embruns dans son ciré, elle vivait cela comme une véritable tempête. Elle s'en souvient encore, tant le bruit de la coque tapant dans la vague lui semblait épouvantable. Désormais, elle a tellement grandi qu'elle ne peut plus guère songer à se glisser dans un endroit aussi exigu.

De plus, avec le temps qui défile si vite, avec les responsabilités qui se sont accumulées comme de gros cumulus, les priorités ont changé de camp. Il faut le dire : *Clapotis* s'est trouvé relégué au second plan. Le temps passé à son entretien a fortement diminué. Il nous est ainsi arrivé de le mettre sauvagement à l'eau, sans soin préalable, de manière à profiter le plus rapidement possible du peu de loisir qui nous était accordé.

Puis est venue l'époque des taquets qui cassent et qu'on néglige de remplacer, de la laque lépreuse, du pont disjoint qu'il aurait fallu revoir dans son ensemble et non rafistoler par petits bouts, de la dérive qui se bloque dans son puits... C'est alors que, comme pour se rappeler à notre bon souvenir, *Clapotis* s'est mis à faire de l'eau. D'abord faiblement, puis si gravement qu'il lui fut bientôt impossible de passer la nuit au mouillage.

Le souvenir du premier jour et du regard d'envie de Frédéric me revint alors en mémoire. Quelques mois passèrent, puis, en 1988 – advenue que pourra ! – je décidai de lui passer le flambeau. Car il avait une foi à faire renaviguer *Clapotis*. Mais la tâche était lourde pour un seul homme. En fait, plusieurs saisons durant, la famille entière s'est mise au travail dans le jardin de l'Île-aux-Moines. De barrots en membrures, le chantier dura plus longtemps que prévu, au point que le pont fut entièrement refait à neuf. Même le nom fut changé, manifestation évidente de l'instinct de propriété de son nouveau patron qui voulait ainsi couronner ses efforts. Parrainé par les Beatles, le bateau s'appelait désormais *Imagine*.

Frédéric prenait le relais. Il était étudiant en médecine et put naviguer à loisir durant cette période insouciante où la tardive rentrée universitaire prolonge les



Printemps 1992 : *Clapotis* fait peau neuve au chantier du Guip. En bas à droite : Laurent qui a restauré le Cormoran avec Simon et travaille ici sur un autre bateau.



Novembre 1992 : *Imagine* en baie du Lério. Accompagnée de Gildas, à la barre, Marguerite reconnaît-elle encore le *Clapotis* de son enfance ?

vacances jusqu'en automne. Et puis, à son tour il s'est fait happer par d'autres préoccupations; surtout dans les premières années d'exercice, la médecine accapare le temps. Une fois encore, le Cormoran posait des problèmes cruciaux. Mais on n'abandonne pas un bateau en bois comme on pourrait le faire d'une coque en polyester, avec l'intention de la retrouver plus tard, dans d'autres circonstances. Le bois continue de vivre, de bouger, de respirer.

Imagine avait désormais dix ans de plus; ses coutures n'allaient pas bien et la chirurgie lourde s'imposait. Il était même à deux doigts de mourir. Sa restauration, qui requerrait l'intervention de professionnels, devait coûter un bon pactole et Frédéric était sur le point d'y renoncer, car il était maintenant père de famille et avait d'autres priorités.

Mais une fois de plus, le charme du Cormoran allait opérer ! Décidément, dans cette histoire de bateau, comme dans la vie, les enfants ont une importance capitale. Les miens étaient devenus trop grands, ceux de Frédéric étaient encore trop petits, mais le hasard plaça Joanna, quatorze ans, et Elsa, dix ans, sur la route d'*Imagine*. Pouvait-on "imaginer" que le filleul des Beatles allait être adopté par deux petites Anglaises ?

Ce fut pourtant la meilleure chose qui lui soit arrivée. Simon qui travaille au chantier du Guip, établi au Sud de l'Île-aux-Moines, fut chargé de faire un devis pour la restauration d'*Imagine*. Celui-ci était si délabré que sa remise en état équivalait presque à une construction neuve. Embarrassé par une telle perspective, son propriétaire tergiversait. Et puis, au fil de l'été, puis de l'automne, la solution germa dans les esprits, naturelle et idéale. Simon était britannique, sage et tranquille; il aimait la nature et la simplicité – on dit qu'elle embellit souvent la beauté – et ses filles étaient en âge de tomber amoureuses d'un Cormoran et de découvrir le Golfe à son bord. Les enfants de Frédéric pouvaient bien attendre que leurs yeux arrivent au moins au-dessus de l'hiloire.

Bref, tout le monde s'est accordé sur la solution qui prévaut à l'heure actuelle. En mai 1992, Simon et Laurent – un autre compagnon du Guip qui a lui aussi été envoûté par le Cormoran – ont complètement refait *Imagine* durant le temps libre laissé entre deux bordés de la *Recouvrance*, quand Paul Bonnel faisait mine de ne rien voir. Du coup, le pont est entièrement changé, toutes les membrures remplacées, ainsi que les galbords et quelques bordés au niveau de la flottaison. Désormais, on ne peut reconnaître *Clapotis*, et

l'allure d'*Imagine* est résolument nouvelle. Il a perdu l'archaïque liston qui lui ceinturait le pont; sa coque est verte, assortie d'un tableau arrière verni, tout comme l'hiloire désormais arrondie à l'avant, au lieu d'être carrée comme à l'origine.

En contrepartie de ce beau travail, ainsi que du franc symbolique – qui n'a d'ailleurs toujours pas été payé ! – Simon et Laurent sont devenus propriétaires du bateau dont ils partagent l'utilisation. Quant à Frédéric, il a, normalement, gagné un franc; mais surtout, il conserve le droit d'utiliser le Cormoran quinze jours par an... sans avoir un seul coup de pinceau à donner. Avec son épouse, il peut larguer le mouillage dans la minute. Il lui suffit de relever l'ancre.

Si vous voyez passer une coque verte qui ressemble à celle d'un Cormoran, surmontée d'une voile portant le numéro 127, ne cherchez pas à savoir qui est à bord. C'est trop compliqué. Prêtez plutôt une oreille attentive. Le soir, quand la brise mollit et que l'eau se fait plus plate, vous pourrez entendre ce qui se dit à bord. Dans le petit cockpit, les secrets d'enfants, les conciliabules de grandes personnes y sont éternels. Je vous le disais en commençant : ce sont bien les bateaux qui devraient raconter l'histoire des hommes. ■